

dites-moi un peu ce que c'est que M<sup>me</sup> de Mé-  
ligny.

— Ah !... ah !... déjà ?

— Que voulez-vous... mon veuvage ne saurait  
être éternel.

— Naturellement... Hé bien, M<sup>me</sup> de Mé-  
ligny est jolie comme un ange et bête comme  
une oie.

— Je m'explique alors son goût pour mon  
ami Vareuil ; est-ce qu'il est le premier qui se  
soit occupé d'elle ?

— Lui !... Bon Dieu, d'où sortez-vous donc ?

— Mais... je sors du fond du Berry.

— C'est vrai... j'oubliais cela.

— Et M. de Méligny ? quel homme est-ce ?

— Un mari modèle !... un philosophe très  
malin et très original. Je l'appelle le Diable  
boiteux, à cause de sa béquille et de son pied-  
bot ; il est riche à millions et il a l'une des meil-  
leures maisons de Paris. Son suprême bonheur  
est de se lier avec les aspirants qui veulent  
évincer l'adorateur en titre de sa femme... C'est  
comme cela qu'il se venge... successivement...  
Mais je ne crois pas qu'il ait jamais détesté  
quelqu'un autant que M. de Vareuil, et, entre  
nous, M. de Méligny n'a pas tort. Il est impos-  
sible d'être plus grossièrement compromettant  
pour une femme que ce belâtre de colonel ; ne  
s'est-il point imaginé d'envoyer presque chaque  
soir la musique de son régiment dans le jardin  
de l'hôtel de Méligny, de sorte que tous les  
voisins se mettaient aux fenêtres pour jouir de  
la sérénade... Voyez un peu ce discret amou-  
reux qui soupire mystérieusement son bonheur  
avec accompagnement de trompettes et de tim-  
bales ! C'est là sa galanterie favorite ; elle le  
dispense d'être spirituel. Dès que ce beau co-  
lonel fait la cour à une femme, vite il envoie  
chez elle la musique de ses hussards ; et les fan-  
fares d'assourdir le quartier.

— Je m'étonne que ce Vareuil ne mette pas  
aussi deux factionnaires à la porte de la femme  
qu'il aime, en manière de prise de possession et  
de sauvegarde... ce qui signifierait à peu près :  
On ne passe pas...

— Il en est parfaitement capable. Du reste,  
on cite à propos de lui un mot charmant de M.  
de Méligny ; ce diable boiteux, selon son ha-  
bitude, s'était d'abord ligué avec M. de Vareuil  
pour évincer M. de Beaumont, alors tout à fait  
dans les bonnes grâces de M<sup>me</sup> de Méligny ; ce-  
pendant, au commencement du règne de M. de  
Vareuil, celui-ci sortant un soir après être de-

meuré assez longtemps en tiers avec M<sup>me</sup> de Mé-  
ligny et son mari : — « Ma chère — dit à sa  
femme cet original, en baillant à se démonter la  
mâchoire et s'appêtant à rentrer chez lui —  
décidément *celui-ci* n'est point amusant du  
tout... Il est stupide... *J'aimais mieux l'autre !* »

— En effet, le : *J'aimais mieux l'autre*, est  
d'une malice ravissante !

— Tenez, monsieur Duplessis, je gagerais que  
M. de Méligny a paru enchanté de vous voir  
présenté à sa femme par M. de Vareuil ?

— Il s'est en effet empressé de me rappeler de  
la manière la plus aimable que son père avait  
été fort lié avec ma grand-mère.

— J'en étais sûre ! ce malin boiteux suit sa  
tactique ordinaire ; mais tenez, voici un en-  
tr'acte : allez faire une visite aux Méligny, beau  
ténébreux, vous serez parfaitement reçu ; don-  
nez-moi seulement le bras jusqu'à la loge de  
M<sup>me</sup> de Montbrison ; la connaissez-vous ?

— Je l'ai autrefois rencontrée.

— Ah ! monsieur Duplessis, il n'y aurait plus  
de médisants, si toutes les femmes ressemblaient  
à M<sup>me</sup> de Montbrison ; nous sommes entrées,  
elle et moi, dans le monde à la même époque, il  
y a trente ans de cela, et quoique la marquise  
ait été belle comme les amours et très entourée,  
très recherchée, son aimable vertu inspirait à  
tous un tel respect, que les personnes les plus  
étourdies dans leurs propos ne parlaient jamais  
d'elle qu'avec mesure et déférence. En vieillis-  
sant, M<sup>me</sup> de Montbrison est devenue l'une de  
ces femmes si hautement placées par l'élevation  
et par l'autorité de leur caractère, que leur  
amitié seule vous entoure d'une considération  
singulière. Je me complais à vous parler ainsi  
de la marquise — ajouta M<sup>me</sup> de Belval en  
souriant — afin de vous prouver, mon cher  
monsieur Duplessis, que je sais rendre hommage  
et justice aux nobles caractères, lorsqu'ils se  
rencontrent ; et maintenant je vous laisse ; je  
vais demander à M<sup>me</sup> de Montbrison si elle veut  
venir avec moi achever notre soirée chez M<sup>me</sup>  
l'ambassadrice d'Angleterre.

Je conduisis M<sup>me</sup> de Belval auprès de cette  
femme de qui elle m'avait, contre son habitude,  
fait un éloge pompeux, et je dois ajouter mé-  
rité ; puis j'allai rendre à madame de Méligny  
une visite dans sa loge.

Les deux places de devant étaient occupées  
par elle et par l'une de ses amies : derrière ces  
dames se tenaient Vareuil et M. de Méligny.  
Celui-ci, lorsque je me fis ouvrir la porte de la

loge, ne bougea, mais me dit de l'air le plus en-  
gageant :

— Vous êtes très aimable de ne point nous  
avoir manqué de parole, monsieur ; veuillez vous  
donner la peine d'entrer...

Vareuil devait forcément quitter la loge, afin  
de me céder sa place derrière M<sup>me</sup> de Méligny,  
ce qu'il fit sans pouvoir cacher son dépit.

— Sais-tu, mon cher, — me dit-il en ricanant,  
— qu'il m'est fort désobligeant de quitter ma  
place pour te la donner ?

— Je ne doute pas de tes regrets, mon cher,  
si j'en juge d'après le plaisir que je vais avoir à  
occuper cette place pendant quelques instants,  
puisque madame veut bien me le permettre, ré-  
pondis-je assez haut à Vareuil en entrant dans  
la loge, d'où il sortit d'un air jaloux et cour-  
roucé.

La méchante humeur de mon ancien cama-  
rade me parut étrange, puisque je voyais pour  
la première fois M<sup>me</sup> de Méligny ; je pensai que  
celle-ci ayant peut-être laissé soupçonner depuis  
quelque temps à Vareuil qu'elle commençait à  
se désaffectionner de lui, il céda à l'un de ces  
pressentiments rarement trompeurs au déclin  
des liaisons, et se regardait déjà comme évincé  
par moi.

A tout hasard, je coquettais de mon mieux  
auprès de M<sup>me</sup> de Méligny ; je la trouvai, il est  
vrai, assez sotte, mais elle avait du moins le ba-  
bil du monde ; puis elle était si merveilleusement  
jolie, que j'éprouvai le désir ardent de lui plaire,  
et je m'efforçai d'y réussir.

M. de Méligny causait avec l'amie de sa  
femme et ne gênait en rien notre entretien.  
Soudain, il dit vivement :

— Tiens ! voilà le colonel dans la loge de  
M<sup>me</sup> Chonchon, ainsi que les jeunes gens appel-  
lent cette belle aux yeux doux ; — et il nous in-  
diqua du regard une loge des secondes située  
presque en face de celle de M<sup>me</sup> de Méligny.

Je vis Vareuil auprès d'une fille alors très en  
vogue, et véritablement charmante ; une autre  
femme l'accompagnait. Vareuil, sans doute pi-  
qué au vif, et, ainsi que je l'avais supposé, re-  
doutant les suites de ma présentation à M<sup>me</sup> de  
Méligny, pressentait une rupture prochaine ;  
mais ne voulant point avoir, comme on dit, le  
sot rôle dans cette rupture, et se laisser pré-  
venir, il compromettait M<sup>me</sup> Chonchon, ou plu-  
tôt se compromettait avec elle aux yeux de  
tous, affectant de lui parler à l'oreille et de rire  
très haut.

Certaines liaisons, grâce à la pénétration des  
gens du monde, ou au peu de mystère dont elles  
sont entourées, deviennent bientôt de notoriété  
publique. Ainsi la liaison de Vareuil et de M<sup>me</sup>  
de Méligny était connue du plus grand nombre  
des locataires des loges de l'Opéra-Italien, ap-  
partenant presque tous à la même société choi-  
sie ; ce fut donc pour eux une sorte d'événement  
que de voir le colonel subitement assidu auprès  
de M<sup>me</sup> Chonchon, tandis que j'occupais la place  
qu'il venait de quitter ; et chacun de charitable-  
ment commenter ainsi cet incident :

« Il paraît que M<sup>me</sup> de Méligny est en co-  
quetterie réglée avec M. Duplessis, et que M.  
de Vareuil, très jaloux et prenant fort mal la  
chose, s'affiche avec M<sup>me</sup> Chonchon, afin d'être  
infiniment désagréable à M<sup>me</sup> de Méligny. »

Et les malins propos de circuler, et les lor-  
guettes de se braquer sournoisement tour à tour  
sur les deux héroïnes de ce petit scandale.

Lorsque la présence de Vareuil dans la loge  
de M<sup>me</sup> Chonchon avait été signalée par M. de  
Méligny, sa femme, que j'examinais attentive-  
ment, rougit, et il me sembla lire sur sa phy-  
sionomie le ressentiment de l'amour-propre  
blessé, mais non l'expression d'un chagrin de  
cœur.

— Je trouve parfaitement inconvenant que  
M. de Vareuil, en sortant de la loge d'une  
femme de bonne compagnie, aille s'afficher au-  
près d'une créature, reprit M. de Méligny. Vous  
verrez qu'après ce bel exploit, le colonel revien-  
dra s'asseoir ici près de vous, mesdames !

— Je vous assure que je me soucie fort peu  
des extravagances de M. de Vareuil, — reprit  
M<sup>me</sup> de Méligny en lorgnant ça et là dans la  
salle pour se donner une contenance ; car elle  
se savait en ce moment le point de mire de  
beaucoup de malins regards.

— Je suis certain, reprit M. de Méligny, que,  
malgré son amitié pour M. de Vareuil, M. Du-  
plessis trouve comme moi cette conduite au  
moins fort extraordinaire.

— Il m'en coûte, monsieur, lui dis-je, de ne  
pas partager l'avis de M<sup>me</sup> de Méligny et le vô-  
tre ; mais la conduite de M. de Vareuil, loin de  
me sembler extravagante, extraordinaire, me  
paraît à moi fort naturelle et fort logique.

— Comment cela, monsieur ? reprit M. de  
Méligny. En vérité, vous m'étonnez beaucoup.

— Ne vous semble-t-il pas, monsieur, que cer-  
tains caractères étant donnés, le manque de  
tact, de bon goût et de convenances, l'oubli du

respect de soi et des autres, devient, pour ces caractères-là, une chose aussi logique, aussi naturelle, que la grâce exquise de ces dames leur est naturelle, je suppose? — Et j'indiquai du regard Mme de Méligny et son amie. — Il s'en suit, monsieur, que vous devez vous montrer indulgent pour mon pauvre ami Vareuil; ne demandons aux gens que ce qu'ils peuvent donner.

— Je vous assure, monsieur, que, quant à moi, reprit Mme de Méligny, loin de garder rancune à M. de Vareuil, je lui sais gré de son inconvenance; elle nous mettra, M. de Méligny et moi, fort à l'aise avec lui.

— Mon cher monsieur Duplessis, me dit M. de Méligny, est-ce que vous ne trouvez pas qu'il est stupide, ce cher colonel?

— Monsieur, dis-je au malin boiteux, je vous affirme que Vareuil monte parfaitement bien à cheval.

— Soit; mais avouez aussi qu'il est assomant!

— J'avouerai, monsieur, qu'en grand uniforme et à la tête de son régiment, il doit superbement parader, et qu'il est d'ailleurs fort brave.

— D'accord; mais enfin convenez que son esprit...

— Oh! je ne saurais, monsieur, vous répondre là-dessus; ce cher Vareuil est si discret, si réservé, si modestement contenu, en ce qui touche les choses de l'esprit, que les trésors de son intelligence me sont restés cachés? Que voulez-vous, il n'y a guère plus de différence apparente entre un indigent et un riche avare, qu'entre un sot et un homme d'esprit qui se taisent...

— Mais il ne se tait point! s'écria douloureusement M. de Méligny; il parle, le malheureux! il parle beaucoup... et toujours!

— Eh, mon Dieu! monsieur, raison de plus. Quelqu'un a dit: *La parole a été donnée à l'homme pour dissimuler sa pensée*; la parole peut lui servir aussi à dissimuler son esprit. Il est des gens si amoureux du demi jour et du mystère!...

— Lui! s'écria M. de Méligny, amoureux du mystère! Allons donc! il ne peut pas nous rendre une visite sans se faire accompagner de la musique de son régiment.

— Monsieur de Méligny, répondis-je gravement, la musique des régiments a été donnée aux colonels pour dissimuler leur conversation.

Mme de Méligny et son amie se mirent à rire de cet aphorisme.

Le rideau se levait; je me disposais à aller

rejoindre Mme de Belval, lorsque celle-ci se fit ouvrir la porte de la loge de Mme de Méligny, et lui dit sans entrer:

— Voyez, chère madame, combien je suis généreuse, je vous laisse M. Duplessis; je vais avec Mme de Montbrison finir ma soirée à l'ambassade d'Angleterre.

Puis, s'adressant à moi:

— J'espère que vous vous rappellerez que je suis toujours chez moi, pour mes amis, de quatre à six heures.

— Je ne l'oublierai pas, madame, répondis-je; mais permettez-moi de vous offrir mon bras et d'aller demander vos gens.

— C'est inutile, M. de Surville nous accompagne... je n'ai pas besoin de vous... répondit Mme de Belval.

Et, s'adressant à Mme de Méligny:

— Bonsoir, chère madame.

Et elle referma la porte de la loge.

Me levant alors, je dis à Mme de Méligny:

— Mme de Belval dispose avec trop de sans façon, non pas de moi, mais d'une des places de votre loge, madame.

— Non pas, monsieur, me dit vivement Mme de Méligny, vous nous ferez la grâce et le plaisir de rester ici.

— Mais, madame, cette place est celle de M. de Vareuil, et s'il revient...

— Il ne reviendra point, dit M. de Méligny. Tenez, le voilà qui sort avec M<sup>lle</sup> Chonchon; en vérité, de pareilles façons d'agir sont de la dernière indécence! Reconduire M<sup>lle</sup> Chonchon! l'on sait ce que cela veut dire... Et dire cela effrontément à tous ceux qui vous connaissent, c'est tout bonnement le comble du ridicule et du mauvais goût!

En effet, Vareuil, poussé à bout par la jalousie, par le dépit, sortait aux yeux de toute la salle avec M<sup>lle</sup> Chonchon, qui, au moment de quitter sa loge, eut l'impertinence de lorgner Mme de Méligny d'un air railleur et triomphant. Celle-ci, à cet outrage, détourna la tête; je vis une larme rouler dans ses yeux, et au moment où elle allait se rejeter dans le fond de la loge, je me penchai vers la jeune femme et je lui dis tout bas:

— De grâce... ne bougez pas, cette créature serait trop glorieuse.

Mme de Méligny me comprit, resta sur le devant de sa loge en jouant avec son bouquet, et paraissant parfaitement insouciant de la sortie de M<sup>lle</sup> Chonchon et de M. de Vareuil.

Quelque temps avant la fin de l'opéra, M<sup>me</sup> de T... qui se trouvait avec nous dans la loge, pria M. de Méligny de l'accompagner jusqu'au péristyle et de demander pour elle sa voiture; je supposai, non sans raison, que M<sup>me</sup> de T... aimait mieux s'en aller seule que d'être exposée de compagnie aux regards malins et curieux dont allait être poursuivie M<sup>me</sup> de Méligny pendant la sortie des Italiens, en raison de l'espèce de scandale causé par Vareuil.

— Madame, dis-je à M<sup>me</sup> de Méligny d'un ton pénétré, lorsque son mari et M<sup>me</sup> de T... eurent quitté la loge, me permettez-vous de vous parler en ami? quoique j'aie seulement l'honneur de vous connaître depuis ce soir?

— Parlez, monsieur.

— L'opéra va bientôt finir; vous m'avez fait la grâce de m'accorder une place dans votre loge, je devrai donc vous offrir mon bras pour la sortie des Italiens...

— Sans doute, monsieur.

— Je vous en supplie, madame, ne me regardez pas comme impoli si je renonce au bonheur de vous accompagner ce soir.

— Pourquoi ne pas m'accompagner?

— Je vous ai demandé, madame, la permission de vous parler en ami...

— Et je compte sur cette promesse.

— Eh bien! madame, nous sommes, vous et moi, connus ici d'un grand nombre de personnes; le départ de M. de Vareuil et de la femme qu'il accompagne a été remarqué, interprété faussement, je n'en doute pas; mais vous savez, madame, combien le monde est médisant; ne vous exposez donc pas, je vous en conjure, en acceptant mon bras ce soir... à faire dire méchamment, sottement, injustement surtout... que vous pensez à vous venger par une représaille...

— Je vous remercie, — répondit Mme de Méligny, — vous me donnez, monsieur, un conseil dont j'apprécie la délicatesse, je le suivrai; je ferai mieux: dès que M. de Méligny sera de retour, je quitterai l'Opéra, j'éviterai ainsi la foule.

— Cela vaudra mieux encore... — Et me levant: — Adieu, madame, il me faut sortir de cette loge avant le retour de M. de Méligny, car en sa présence je serais obligé de vous offrir mon bras... Je fais donc le pénible sacrifice de quelques moments qu'il m'était encore donné de passer près de vous, madame; ne serez-vous pas assez généreuse pour me dédommager en me permettant de me présenter chez vous?

— Je serai très heureuse, monsieur, de vous

recevoir et de vous témoigner encore ma reconnaissance pour votre excellent conseil... d'ami. Vous me trouverez toujours le matin chez moi avant quatre heures.

Je quittai M<sup>me</sup> de Méligny, et de retour ici, je viens d'écrire ce memento de ma soirée.

.....  
Cette jeune femme est adorablement jolie... j'en suis fou; j'ai poussé Vareuil à une rupture brutale qui achève de le perdre dans l'esprit de M<sup>me</sup> de Méligny. J'espère profiter habilement de l'occurrence.

Ma rentrée dans le monde s'annonce, ce me semble, sous de très heureux et très amoureux auspices.

Et je me croyais vieux usé! blasé! Je croyais à ma philosophie, à ma misanthropie! sotté erreur! Jamais, plus que ce soir, je ne me suis senti plus en verve de plaisir! plus en train de jour de la vie.

.....  
J'ai reçu ce matin ce billet de Vareuil:

« Mon cher,

» Nous avons fait tous deux nos preuves, je ne me bat pas pour une femme de plus ou de moins. Mais tôt ou tard vous me *revaudrai* ça... mon cher... Je ne vous dis que ça.

» Au revoir, mais non sans rancune.

» Comte de VAREUIL. »

Ce billet me prouve 1<sup>o</sup> que mon ancien camarade aux gardes est piqué au vif, car il ne me tutoie plus;

2<sup>o</sup> Qu'il a plusieurs traits de ressemblance avec feu M. le duc de Richelieu, comme lui homme à bonnes fortunes, comme lui fort brave militaire, et comme lui souverainement contempteur de l'orthographe.

.....  
J'ai été voir aujourd'hui M<sup>me</sup> de Méligny chez elle; au grand jour elle est encore plus ravissante qu'aux lumières: elle a le teint aussi rosé, aussi pur que celui d'un enfant; elle a surtout de grands yeux bleu humides et brillants, dont le regard m'a étrangement troublé, quoique je n'aie plus quinze ans... Quel sourire coquet et provoquant, quelles petites dents perlées! Elle est décidément sotté, mais quelle délicieuse figure... quelle taille, quel pied, quelle main! et puis elle est entourée de tout le prestige d'un grand luxe; j'ai vu peu de maisons tenues avec autant d'élégance et de somptuosité; huit ou

dix valets de pied pondrés dans l'antichambre ; un hôtel vraiment princier, riche cadre pour un amour charmant... Pauvre Vareuil !

Mars 1832.

Je n'ai plus rien à désirer... M<sup>me</sup> de Méligny m'aime éperdument et je me sens moi-même très épris de cette adorable femme ; qu'ajouterai-je à ce journal, sinon que, privé de ces vains plaisirs jadis si dédaignés par moi, la vie me semblerait maintenant impossible.

J'interrompis pendant quelque temps mon journal, entraîné que j'étais par le tourbillon des plaisirs où je me lançai de nouveau avec une sorte de frénésie, grâce au complet rétablissement de ma santé.

Ma liaison avec M<sup>me</sup> de Méligny m'avait remis très à la mode ; on me citait comme autrefois pour mon élégance. A la simplicité confortable de l'ameublement de ma maison de la rue de Courcelles, succéda bientôt un luxe recherché ; je recevais souvent chez moi M<sup>me</sup> de Méligny ; il fallait bien, coûte que coûte, que le sanctuaire de notre amour fût digne d'une femme riche de cinq cent mille livres de rente. Eglé (c'était son nom) montait parfaitement à cheval ; ma modeste écurie se composait d'un hak pur sang et d'un cheval de harnais d'une rare beauté. Mais cela ne suffisait pas pour nos promenades avec M<sup>me</sup> de Méligny ; j'achetai un cheval de suite pour mon groom, et je dus prendre un homme de plus à l'écurie ; j'envoyais chaque matin un bouquet de 20 francs à Eglé ; lorsque vint l'été, elle voulut aller aux bains de mer de Dieppe, puis aux eaux de Baden, où je me rendis ainsi qu'elle ; je dus racheter une voiture de voyage. Comment voyager autrement qu'en poste, lorsque l'on a une ravissante maîtresse dont l'état de maison est princier ?

A Baden, M<sup>me</sup> de Méligny eut la fantaisie de parcourir les bords du Rhin et de revenir en France par la Suisse ; plusieurs personnes de notre société, que nous avions rencontrées à Baden, se joignirent à nous pour cette villégiature qui devait durer deux ou trois mois ; l'on se rendait réciproquement des visites de voitures en s'offrant mutuellement des places pour le trajet d'une poste ou deux ; Eglé venait ainsi souvent dans ma voiture, et j'allais dans la sienne ; nous logions dans les mêmes hôtels et porte à porte (M. de Méligny, n'étant pas du voyage, avait confié sa femme au chaperonnage d'une

vieille parente, M<sup>me</sup> de Saint-B..., la plus débonnaire et la moins clairvoyante personne que j'eusse jamais rencontrée).

Ce voyage fut charmant : nous nous trouvions au nombre de dix à douze personnes, merveilleusement appareillées ; aussi, dans chaque ville où nous séjournions, étions-nous toujours en excellente et bonne compagnie ; notre petite colonie réunissait ainsi, partout où nous arrivions, les agréments de l'un des meilleurs salons de Paris ; nous nous donnions bal chaque soir, les journées se passaient en excursions, en parties de plaisir faites en commun.

M<sup>me</sup> de Méligny était sotte ; incapable de rester seule un instant et de se livrer à la moindre occupation d'esprit, elle ne pouvait vivre qu'au milieu des futiles et incessantes distractions d'un nombreux, brillant et surtout bruyant entourage ; elle s'amusait assez des divers incidents de ce voyage de grands seigneurs, mais elle jetait à peine un regard sur les contrées admirablement pittoresques que nous traversions au galop des chevaux de poste. Son premier soin, lors de notre séjour dans quelque ville, était d'y montrer les plus délicieuses toilettes ; un fourgon de suite était spécialement consacré à ses caisses de robes et de chapeaux, et à deux de ses femmes, sans compter sa première camériste ; enfin, pour complément de cette existence animée, changeante, festoyante qui ne laissait place à une minute de réflexion, car les heures du jour se comptaient par les amusements, Eglé avait près d'elle l'homme qui lui plaisait ; elle me restait d'ailleurs fidèle, m'aimant autant qu'elle pouvait aimer, toujours souriante, pourvu que les plaisirs succédassent aux plaisirs : elle se trouvait, disait-elle, la plus heureuse des femmes.

Malgré mes projets d'ordre et d'économie, tant de folles dépenses dévoraient les débris de ma fortune.

Dans mon stupide et misérable orgueil, afin de cacher ma ruine dont on avait vaguement parlé, je ne reculais devant aucune prodigalité ; la possession de l'une des plus jolies femmes de Paris flattait au plus haut degré mon amour-propre, et je savais que renoncer à ce coûteux voyage de Baden, d'Allemagne et de Suisse, c'était renoncer à M<sup>me</sup> de Méligny ; je connaissais l'égoïsme de son caractère ; incapable de me sacrifier un caprice, une fantaisie, il ne lui vint pas une fois à la pensée que ce voyage, insignifiant pour elle au point de vue de la dépense, pouvait m'être, à moi, ruineux... Dans un amant, Eglé

voyait l'un des brillants accessoires de son faste ; tant pis pour l'amant, s'il trouvait son rôle trop cher pour sa bourse.

Je ne pouvais pas même m'excuser à mes propres yeux en invoquant l'entraînement de la passion.

Un homme qui se ruine pour une femme éperdument aimée, si indigne qu'elle soit de cet amour, fait du moins acte d'une certaine générosité ; mais dissiper ses dernières ressources par orgueil et uniquement pour paraître auprès d'une femme qui ne fait que satisfaire vos sens et dont l'opulence flatte votre vanité, c'est le comble du ridicule et de l'aberration.

De ce ridicule, de cette aberration, j'avais parfois conscience, je ne m'étourdissais qu'à demi sur ma situation, je voyais avec effroi s'approcher le terme de ce voyage de plaisir ; je devais des sommes considérables à mon carrossier, à mon marchand de chevaux et à mon tapisserie ; quoiqu'ils eussent été mes fournisseurs avant ma ruine et que leur confiance en moi fût extrême, pressés par leurs propres engagements et lassés de m'accorder délais sur délais pour m'acquitter envers eux, ils m'avaient plusieurs fois demandé assez impatiemment des à-comptes.

Pour la première fois de ma vie, je connus ces humiliations sourdes, mais poignantes, du débiteur à qui ses créanciers, si polis qu'ils soient, semblent toujours dire avec raison :

— Lorsque l'on ne peut pas payer les meubles dorés, les voitures et les chevaux qu'on achète, on se passe de meubles dorés, de chevaux et de voitures.

Les créanciers sont sans doute très divertissants au théâtre ou dans les romans, mais en réalité, pour certains caractères, et le mien est de ce nombre, rien de plus pénible, de plus honteux que ces humbles prières adressées à ses créanciers pour obtenir d'eux quelque attermoiement, surtout lorsqu'il s'agit de dettes de luxe.

Mon voyage avec M<sup>me</sup> de Méligny me délivrait momentanément de ces anxiétés ; mais j'avais formellement promis à mes fournisseurs de les payer lors de mon retour à Paris, et ce retour approchait.

Une autre appréhension me tourmentait et m'irritait ; durant le séjour de notre colonie voyageuse à Berne, un jeune Anglais, lord Wilmot, riche à millions, d'une charmante figure et d'un esprit original, s'était fait présenter dans ce que l'on appelait notre salon ; Eglé accueillit le jeune lord avec une distinction marquée. Il ne resta d'ailleurs que quelques jours à Berne,

mais il annonça qu'il passerait l'hiver suivant à Paris, qu'il y ouvrirait sa maison, et en sa qualité de garçon et d'étranger, il fut convenu entre lui et M<sup>me</sup> de Méligny qu'elle ferait les invitations pour les fêtes qu'il voulait donner ; elle se montra fort coquette à son égard, et je ressentis les premières angoisses de la jalousie.

A peu près à cette époque, je reçus une lettre de mon banquier ; il m'envoyait une lettre de crédit pour Genève, où nous devions séjourner avant de rentrer en France, et il m'avertissait qu'il ne lui restait plus entre les mains, comme valeurs m'appartenant, qu'une inscription de sept mille livres de rente, environ cent vingt-cinq mille francs.

Je n'avais pas, selon la coutume des dissipateurs, exactement évalué mes dépenses passées ; la lettre de mon banquier m'attéra ; mes dettes, impérieusement exigibles à mon retour, s'élevaient à près de quarante mille francs ; ce cruel retour à la réalité aigrit mon caractère ; les coquetteries de M<sup>me</sup> de Méligny envers lord Wilmot m'avaient vivement contrarié ; aussi, me trouvant seul un soir avec elle, je lui reprochai assez amèrement d'avoir accueilli, avec un empressement compromettant, cet étranger qu'elle connaissait à peine.

Eglé me regarda d'abord d'un air abasourdi, puis elle me dit naïvement :

— Ah ça ! est-ce que je ne suis pas libre, mon cher Fernand, d'accueillir les gens comme il me plaît ? est-ce que vous commenceriez à être jaloux, par hasard ?... Oh ! prenez garde ! les jaloux me font horreur ; il sont ennuyeux à la mort, deviennent d'insupportables trouble-fêtes, gâtent les plaisirs, et moi je ne vis que pour m'amuser.

— Soit, ma chère Eglé, mais je tiens beaucoup à ce que vous ne vous amusiez point à mes dépens ; aussi je vous défends formellement de recevoir lord Wilmot chez vous cet hiver et de vous occuper de ses invitations pour les bals qu'il doit donner.

— Comment ! vous me défendez ceci et cela ? c'est fort curieux !... Et de quel droit, s'il vous plaît, me défendez-vous quelque chose ?

— Ce droit, madame, je le tiens des nombreuses preuves d'amour que je vous ai données !

— Des preuves d'amour ?... Lesquelles donc ?

Je fus sur le point d'éclater et d'apprendre à M<sup>me</sup> de Méligny ce que me coûtait notre liaison, en raison des folles dépenses qu'elle m'avait nécessitées. L'orgueil me retint ; je me tus, et, donnant un autre tour à mon entretien, je tâchai de me faire pardonner mon premier accès

de jalousie, qui, je le promettais, serait aussi le dernier.

Eglé m'accorda ma grâce avec une aménité charmante, à la condition que je serais amusant et gai comme par le passé, son aversion pour les gens maussades étant insurmontable.

J'eus assez d'empire sur moi-même pour dissimuler mes angoisses; je ne prononçai plus le nom de lord Wilmot, je fus *amusant et gai* jusqu'à la fin de notre voyage, et nous arrivâmes à Paris.

J'avais pu jusqu'alors m'étourdir à peu près complètement sur ma situation, n'étant presque jamais un moment seul; mais de retour à Paris, et me retrouvant souvent face à face avec moi-même, je fus forcé d'envisager résolument la réalité, de prendre une décision; aussi, selon mon habitude et afin de voir, si cela se peut dire, plus clair dans mes pensées, je les confiai à mon journal depuis longtemps interrompu.

## III.

Novembre 1832.

Je sors de chez mon banquier; mes comptes faits, mes dettes payées, il me reste quatre-vingt-quatorze mille francs.

Voilà ma position au vrai.

J'ai deux partis à prendre :

Continuer de manger mon capital, et après deux ou trois années de vie élégante, me brûler galamment la cervelle...

Rompre avec M<sup>me</sup> de Mèligny, renoncer au monde, placer ce qui me reste en viager, me constituer ainsi six à sept mille livres de rentes, et aller m'enterrer au fond de l'une de ces provinces où l'on vit, comme on dit : *pour rien*.

Je le sais, le premier parti, qui aboutit forcément à la misère ou au suicide, est insensé.

Le second est sage.

Il ne s'ensuit pas que je prendrai ce dernier parti; je connais maintenant la faiblesse, le néant de mes résolutions. Cependant réfléchissons, confessons-nous à nous-mêmes.

Rompre avec Eglé me coûtera moins encore, je le sens, que de renoncer au monde; j'entends par le monde, ces habitudes de fréquenter la bonne compagnie, de vivre avec luxe, avec recherche, habitudes devenues pour moi des besoins non moins impérieux que ceux de boire et de manger; je connais les femmes, j'ai vu de quelle manière M<sup>me</sup> de Mèligny accueillait lord Wilmot : elle m'accueillit ainsi pendant cette soirée

où Vareuil alla de dépit s'afficher auprès de M<sup>ll</sup> Chonchon.

Non, mes pressentiments ne me trompent pas. Eglé a voulu se réserver pour son hiver la conquête de ce jeune lord : elle est sottée; l'homme qui s'occupe d'elle doit flatter son amour-propre. Si bête que fût Vareuil, il commandait un régiment, son riche uniforme lui séyait à merveille. Quant à moi, elle m'a aimé à la fois par caprice et par contraste; méritée ou non, j'ai dans le monde une sorte de réputation d'esprit. Eglé a trouvé piquant de faire succéder dans ses bonnes grâces un homme spirituel à un imbécile.

Mais, si tant est que je sois quelque peu spirituel, Eglé, à l'endroit de mon esprit, resté pour elle lettre close, a imité ces personnes qui, afin de donner à croire qu'elles entendent l'allemand ou l'italien, laissent ouverts ou en évidence sur leur table les chefs-d'œuvre de ces langues étrangères, dont elles ne comprennent pas le premier mot.

Lord Wilmot est très jeune, sa figure est fort agréable; de plus, il possède une fortune colossale : il aura le plus bel hôtel de Paris, donnera des fêtes magnifiques dont Eglé sera la reine; elle rivalisera de luxe avec lui — ils sont tous deux *pairs* en opulence — tandis qu'elle s'est souvent considérée à mon égard comme une impératrice qui aimerait un pauvre diable.

— Vous avez deux très beaux chevaux, me dit-elle un jour, mais ce sont toujours les mêmes.

— Je n'en veux point d'autres, parce que je les possédais quand je vous ai aimée, mon Eglé, lui ai-je tendrement répondu; ceci l'a flattée; elle m'a rarement reparlé de mes deux sempiternels chevaux.

Une autre fois, elle prenait un matin le thé chez moi; j'avais acheté un magnifique service en vermeil ciselé, achat insensé au point de vue de ma position de fortune.

— Comment! vous en êtes encore au vermeil? me dit-elle de sa voix langoureuse : c'est vulgaire... *cela ne se casse pas...* Ayez donc un service en vieux Sèvres... c'est de meilleur goût.

Je ne pouvais cette fois répondre encore, ainsi qu'à l'occasion de mes chevaux : « Je possédais ce service quand je vous ai aimée, je n'en veux point d'autre, etc. » Je me résignai : mon service de vermeil m'avait coûté 4,000 fr., je le changeai pour un déjeuner de vieux Sèvres de trois cents louis; malheureusement, ce service était bleu-turquoise, et M<sup>me</sup> de Mèligny n'aimait, en fait de porcelaine, que le vert-choux.

Oh! quoiqu'il contrarie votre goût, je garderai mon service bleu, ma chère Eglé... son tendre et ravissant azur me rappelle celui de vos beaux yeux, lui dis-je; et, grâce à cette réponse, elle regretta moins la porcelaine verte.

Telle est la femme...

Certes, sa beauté rare, et pourquoi le nier? son train de maison princier, flattent mon amour propre; mais enfin, je le sens, il me coûterait beaucoup moins de rompre forcément ou volontairement avec Eglé que de renoncer aux charmes d'une société choisie qui ne se rencontre qu'à Paris, que de renoncer à mon confort, à mes chevaux, à ces mille recherches de luxe et de bien-être dont je ne saurais plus désormais me passer.

Non, non, j'ai beau entrevoir au loin l'abîme de la misère ou le spectre sanglant du suicide, non, je ne saurais renoncer à ces jouissances qui, pour moi, sont maintenant la vie.

Et pourtant, contraste étrange! après mon veuvage j'ai, presque pendant un an, vécu d'une vie simple, sobre et solitaire; la lecture, la rêverie, la promenade occupaient mes instants; les douze mille livres de rente qui me restaient dépassaient mes besoins; j'avais le cœur tranquille et content, malgré certains accès de mélancolie, alors que je songeais à Albine ou à M<sup>me</sup> Raymond; mais cette mélancolie, causée par les regrets, par les remords, n'était pas sans une sorte de charme austère; mes jours s'écoulaient, sinon heureux, du moins calmes; j'ignorais ces angoisses dont je suis maintenant bourré en songeant à l'avenir.

Oh! si j'étais capable d'une résolution ferme et sage, l'avenir ne m'inquiéterait pas; je trancherais dans le vif, je vendrais tout ce que je possède ici, je placerais en viager les débris de ma fortune, et au fond d'une province, je retrouverais ce repos que je goûtais avant qu'une idée funeste m'eût conduit à l'Opéra-Italien pour éprouver la réalité de ma récente philosophie. Choisisant ma retraite en Bretagne ou en Auvergne, j'habiterais une petite maison dans une solitude riante; j'aurais pour me consoler le souvenir de mes beaux jours, je me créerais quelques études attachantes, je goûterais la paix de l'âme.

Vieillir ainsi est-ce donc un sort si regrettable?

Mais vieillir seul, sans affections, sans liens; vieillir face à face avec la veillesse, sans ces précieux attachements de la famille au milieu des

quels on oublie l'âge qui vient en voyant grandir ses enfants!

Hélas! je jouirais peut-être à cette heure des paisibles douceurs du foyer domestique si, lors de mon mariage, au lieu de consulter mon froid égoïsme, j'avais consulté mon cœur.

Ah! je suis un malheureux sans volonté, sans courage! Ces pages que je viens de lire me prouvent une fois de plus la funeste indécision de mon caractère : il n'en saurait être autrement, je n'ai aucun principe arrêté, je flotte au gré de mes passions. A quoi bon cette vaine étude sur moi-même, sinon à résumer ainsi ma situation, car je ne saurais m'abuser davantage :

*Je suis ruiné, je veux à tout prix continuer de vivre en homme riche, dussé-je dissiper les derniers débris de ma fortune.*

Bah! j'irai jusqu'au bout; et, fermant les yeux, je m'abandonnerai au courant qui m'emporte... ou plutôt je me noierai, comme on dit, *la lanterne au cou!* Je verrai clairement la profondeur de l'abîme qui m'engloutira.

J'interrompis de nouveau mon journal pendant un mois environ; cédant à un fatal entraînement, je cherchais dans l'étourdissement des plaisirs, et dans ma liaison avec M<sup>me</sup> de Mèligny, l'oubli de moi-même et de la réalité.

Un soir, mon valet de chambre, assistant à mon coucher, me dit d'un air mystérieux :

— Monsieur ignore sans doute que nous avons depuis notre retour une voisine?

— Quelle voisine?

— Monsieur sait que l'un des murs de clôture du jardin est mitoyen avec le jardin d'une autre maison, le n° 7?

— Ensuite?

— Monsieur a dû remarquer que les persiennes de cette maison sont toujours fermées, comme si elle était inhabitée?

— Oui.

— Eh bien! monsieur, depuis notre retour, une dame voilée vient chaque jour dans cette maison, vers les dix heures du matin, y reste jusqu'à environ midi, puis elle s'en retourne dans le fiacre qui l'a emmenée.

— Et que vient faire cette dame dans cette maison inhabitée?

Elle vient regarder monsieur à travers les persiennes.

— Allons, Dupin, vous êtes fou, mon cher!

— Monsieur ne se promène-t-il pas presque

tous les matins dans le jardin, en fumant son cigare, de dix heures à midi ?

— Sans doute.

— Eh bien ! cette dame ne manque pas une des promenades de monsieur.

— Comment savez-vous cela ?

— Monsieur pense bien que, lorsqu'il est sorti, je vois un peu...

— Je le suppose.

— J'ai donc fait connaissance avec le portier de la maison d'à côté. Souvent je passe chez lui mes soirées en attendant l'heure du coucher de monsieur ; nous sommes ainsi devenus assez intimes ; enfin ce soir, il m'a dit : « Il faut, vois-tu, que je vous conte une drôle d'histoire. Environ un mois avant votre retour, une dame voilée, si voilée que je n'ai jamais pu voir le bout de son nez, a loué cette maison, payant une année d'avance ; elle n'y a fait apporter d'autre meuble qu'un fauteuil, et depuis que vous êtes revenus de voyage avec votre maître, il ne se passe pas de jour sans qu'elle arrive ici, sur les dix heures du matin ; elle reste jusqu'à midi et repart. »

— Et cette dame, que vient-elle faire dans cette maison, ai-je demandé au portier ?

— « Ma foi, mon voisin, m'a-t-il répondu, je crois qu'elle vient pour le plaisir de voir votre maître se promener dans son jardin ; et voilà pourquoi je crois cela : Cette dame a fait porter son fauteuil dans le salon qui a vue sur votre maison, et dont les persiennes sont toujours fermées ; elle m'a donné l'ordre de ne jamais monter dans cet appartement tant qu'elle y serait. J'obéis, mais avant-hier, après son départ, je suis allé fermer la fenêtre et j'ai trouvé, sur l'appui de cette croisée, un magnifique mouchoir, garni de dentelles, oublié par elle ; alors, je me suis dit : ce mouchoir ne serait pas là si cette dame n'avait pas regardé par la fenêtre. Or, qui peut-elle regarder par la fenêtre, sinon votre maître qui tous les matins fait sa promenade dans votre jardin ? »

Cette aventure quelque peu romanesque me surprit, *m'intrigua*, et comme, dans la position d'esprit où j'étais, je cherchais surtout à m'éclaircir, je vis dans cette occurrence un moyen de compliquer ma liaison avec M<sup>me</sup> de Meligny, et peut-être de trouver une compensation à son infidélité si, selon mes pressentiments, elle devait plus tard me préférer lord Wilmot ; aussi, après quelques moments de réflexion, je dis à Dupin :

— Le portier de la maison voisine est-il un

homme que l'appât de quelques louis puisse tenter ?

— Je le crois, monsieur, car il me paraît un gaillard très intéressé ; je suppose même que, profitant de ce que cette dame n'habite jamais la maison que pendant deux heures par jour, il manigance je ne sais trop quoi, car plusieurs fois, vers les onze heures du soir, il a ouvert la porte à des hommes qui apportaient des paquets et qui passaient devant la loge sans lui parler. Je lui ai demandé quels étaient ces hommes-là, il m'a répondu, d'un air embarrassé : « Comme la locataire ne vient ici que deux heures par jour... je... »

— Tout cela m'est fort indifférent, dis-je à Dupin en l'interrompant ; si vous croyez que cet homme puisse être tenté par l'appât de quelques louis, vous irez demain matin le trouver et vous lui offrirez de ma part dix louis s'il veut vous prévenir de l'arrivée de cette dame, dans le cas où elle reviendrait demain, et me laisser pénétrer dans le salon où elle se tient d'habitude.

— J'exécuterai les ordres de monsieur ; demain matin, à son lever, j'espère pouvoir lui rendre une réponse favorable.

Et Dupin sortit.

Quelle est cette femme ? me disais-je ; il faut qu'elle appartienne à un certain monde pour louer une maison tout entière, afin de se procurer le plaisir de *me voir me promener dans mon jardin*. Ainsi que le dit M. Dupin, cela me semble bizarre, absurde, impossible ; peut-être le portier se trompe-t-il ; cette mystérieuse inconnue a sans doute loué la maison pour servir à ses rendez-vous amoureux ; mais pourtant, selon cet homme, elle ne reçoit jamais personne, et reste seule dans un salon pendant deux heures chaque jour. Attend-elle en vain quelqu'un qui ne vient pas ? Cela se pourrait.

Enfin, quoi qu'il en soit, demain ce mystère sera éclairci... Si cette femme était belle ! quelle excellente occasion de prévenir l'infidélité que médite M<sup>me</sup> de Meligny !

Telle est la mobilité de mon caractère, la curieuse ardeur qu'excite encore en moi l'aventureux, le mystère, que je passai une nuit assez agitée.

Il me semblait être revenu au temps de ma première jeunesse, où l'attente d'un rendez-vous au bal de l'Opéra avec quelque agaçant domino me causait toujours une fiévreuse insomnie.

Le lendemain du jour où j'appris qu'une

femme voilée se rendait fréquemment dans la maison voisine de la mienne, je continuai ainsi mon journal :

Novembre 1832.

Rassemblons nos souvenirs.

Les divers événements de cette journée jetent le trouble dans mon esprit ; du calme, du sang froid, pas de fol entraînement ; réfléchissons mûrement ; la circonstance est grave.

Ce matin, Dupin est rentré chez moi rayonnant, me disant :

— J'ai vu le portier, il consent à ce que monsieur désire ; seulement, afin de ménager, selon le proverbe, *la chèvre et le chou* (ce brave homme craint de perdre sa place), il prie monsieur de dire à cette dame, pour lui expliquer comment il sera parvenu près d'elle, qu'il s'est trompé de maison et que, trouvant la porte cochère ouverte et ne voyant personne dans la loge, il est monté... pour...

— Très bien ! je sais ce que j'aurai à faire... Ainsi, je serai prévenu de l'arrivée de cette dame ?

— Oui, monsieur ; elle arrivera sans doute de dix à onze heures.

J'attendis ce moment avec une certaine impatience. Vers les neuf heures, je vis entrer Dupin d'un air mystérieux et embarrassé ; il me remit un billet en me disant :

— Je crains que les projets de monsieur soient contrariés ; la personne qui a apporté cette lettre est repartie, disant, comme d'habitude, « qu'il n'y avait pas de réponse. »

Je reconnus l'écriture de M<sup>me</sup> de Meligny ; je décachetai la lettre et je lus :

« Faites ouvrir la petite porte du jardin, je serai chez vous à onze heures. »

Il n'existait aucune communication entre la cour et le jardin de la maison que j'occupais ; de sorte qu'en entrant par la petite porte du jardin, et de là dans l'appartement, Eglé ne risquait d'être vue ni par le portier ni par les gens d'écurie, qu'elle aurait pu rencontrer dans la cour.

L'annonce de la visite de M<sup>me</sup> de Meligny me rendit un moment assez perplexe. Elle pouvait me faire perdre l'occasion de pénétrer un mystère qui excitait vivement ma curiosité ; mais, après un moment de réflexion, j'écrivis ces mots :

« Ma chère Eglé, une affaire aussi imprévue qu'importante m'oblige à sortir ce matin ; j'espère être de retour chez moi avant votre

arrivée ; en tout cas, veuillez m'attendre quelques instants. Mille regrets, et à bientôt. »

Je cachetai ce billet ; je le mis très en évidence sur la cheminée du salon, et je dis à Dupin :

— Vous fermerez, comme d'habitude, l'appartement du côté de la cour ; vous resterez dans l'antichambre, et si l'on vient me demander, vous répondrez que je suis sorti ; vous laisserez seulement ouverte la porte du salon qui communique au jardin.

Comptant sur l'exactitude habituelle de mon valet de chambre, je me suis rendu ensuite dans la maison voisine ; j'ai donné au portier les dix louis promis, lui demandant de me laisser monter à l'une des mansardes de la maison, où j'attendrais qu'il vint m'annoncer la présence de l'inconnue. Il y consentit et me conduisit dans la chambre haute d'où l'on découvrait mon jardin. J'épiaï l'arrivée de M<sup>me</sup> de Meligny ; vers les onze heures, j'entendis le roulement d'une voiture qui s'arrêta. Était-ce l'inconnue ? Était-ce Eglé ? C'était celle-ci.

Je la vis pousser doucement la petite porte entrebâillée, la refermer au verrou, puis, d'un pas rapide, se diriger vers le perron du salon, où elle entra.

Quoique le mois de novembre soit à sa fin, le ciel était serein, le soleil brillait comme au printemps ; je vis bientôt M<sup>me</sup> de Meligny ressortir de l'appartement, où elle avait déposé son mantelet et son chapeau ; elle tenait à la main mon billet, qu'elle déchira d'un air pensif en parcourant lentement l'une des allées du jardin.

Bientôt le portier vint m'avertir de l'arrivée de l'inconnue. Je le suivis, et, descendant au premier étage, j'ouvris doucement la porte du salon qu'il m'indiqua et où se trouvait cette inconnue. Je vis une femme d'une taille accomplie ; elle me tournait le dos, et, accoudée sur une barre d'appui de la fenêtre, elle paraissait tellement absorbée par la contemplation de ce qu'elle observait à travers les persiennes fermées (sans doute la promenade de M<sup>me</sup> de Meligny), qu'elle ne s'aperçut pas d'abord de ma venue ; cependant, au bruit de mes pas sur le parquet elle se retourna brusquement, et je reconnus... CÉSARINE !

Césarine... la veuve d'Hyacinthe, remariée au riche banquier américain M. Jefferson !

— Fernand ! — s'écria-t-elle avec un accent de surprise, d'amour et de joie qui me remua ju-